

L'Hirondelle

Dieu ! Qu'il faisait froid ! Je marchais seule, frigorifiée, comme à mon habitude, battant encore et toujours le pavé de Paris à la recherche d'un minuscule morceau de pain. Je m'étais emmitouflée dans une vieille couverture que mon cousin Victor m'avait généreusement prêtée, et m'étais mise en route vers le seizième arrondissement, là où, m'avait-on dit, les gens riches me feraient volontiers l'aumône. Ce fut un véritable soulagement quand, scrutant le nom des rues, je vis enfin le panneau indiquant le début de la rue Oswaldo Cruz. Ce nom me fit rêver, me permettant d'échapper à mon quotidien un court instant. Cela semblait exotique, merveilleux, comme issu d'un monde où tout serait possible excepté la pauvreté et l'injustice. Comme je haïssais Paris ! Comme je haïssais la misère dans laquelle Paris m'enfermait ! Non loin du panneau, je trouvai un banc en pierre. M'y asseyant, je pus délivrer mes pieds de mes sabots inconfortables le temps de quelques minutes. J'étais épuisée, je ne sentais plus mes forces. Mais je n'avais pas le droit d'abandonner. Je devais combattre la misère et aider tous mes cousins comme ils m'avaient déjà aidée. Tous les mendiants du vingtième arrondissement s'étaient regroupés il y avait quelques années pour former une famille; nous étions donc tous cousins et solidaires. Ainsi, du haut de mes 14 ans, j'apportais ma contribution dans les tâches quotidiennes.

Quelques instants plus tard, je me remis en marche. J'étais curieuse de découvrir un quartier qui m'était étranger et qui n'était pas fait pour moi ; c'est pourquoi je me mis à admirer les devantures des magasins décorées d'or et d'argent et les belles dames en crinoline qui en sortaient. Que de jolies lumières vives ! Que d'opulence ! Quel contraste avec mon quartier et notamment avec nous, les clochards ! Tudieu, comme Paris m'était détestable ! Cette ville où j'avais toujours vécu, qui était censée me protéger comme une mère, me laissait seule dans l'insolite odyssée qu'est la vie, à la merci des truands et des voleurs, me rendant plus orpheline encore que je ne l'étais déjà. Je ne pouvais compter que sur moi-même et sur mon pendentif. Ce pendentif constituait le seul héritage reçu de mes parents, ma seule et unique richesse. Il m'avait souvent permis de revenir saine et sauve d'épreuves difficiles. Je m'avançais donc dans ce quartier florissant, en quête de quelque chose à manger. Mais la foule, méprisante, ne m'écoutait guère. J'essayais de l'attendrir du mieux que je le pouvais, exagérant un peu mes souffrances, mais en vain. Ces aristocrates ne daignaient pas baisser la tête sur mon visage, quitte à ne m'offrir qu'un sourire ou un mot d'encouragement. Rien.

Découragée, pleurant presque, je n'entrevis plus qu'une solution à notre survie, une solution qui nous était toujours fortement déconseillée sauf en cas d'urgence. En cet hiver 1871, par ce froid intense, je décidai que ce plan d'urgence méritait d'être mis en œuvre. Je cheminai donc jusqu'à la boulangerie la plus proche, entrai en souriant, faisant mine de choisir un gâteau et du pain. J'attendis que la vendeuse fût partie chercher du nouveau pain, puis je criai à la dame devant moi :

- Madame, madame, votre jupe est en feu !

Tous les clients se retournèrent alors vers la pauvre dame affolée. J'en profitai pour me saisir d'un pain et de deux croissants puis me sauvai en courant. J'entendis alors des voix crier de me poursuivre. Je ne regardai pas derrière moi, m'efforçant de me rassurer en me convainquant que mon pendentif me sauverait une fois de plus. Je me pressais au hasard des rues, ne sachant où j'allais. Lorsque, à bout de souffle, je m'arrêtai sur les quais de la Seine, je constatai avec soulagement que personne ne me suivait plus. Je me reposai quelques temps et remerciai mon pendentif bien-aimé. Soudain, une voix de femme derrière mon épaule me fit sursauter.

- Que fais-tu ici ? Tu as l'air coupable.

Je me retournai lentement, craignant le pire. La jeune femme qui me regardait me souriait, d'un sourire à la fois bienveillant et amusé. Je ne discernai aucune trace de sévérité sur son visage, ce qui me rassura immédiatement.

- Je, je... bredouillai-je

- N'aurais-tu pas volé ce pain ?

- Comment le savez-vous ?

- Je connais les gens comme toi. J'en aide beaucoup. Ce sont tous les mêmes. Ils ont tous la même expression coupable qu'ils essaient de cacher, mais je ne suis plus dupe. Je vous aime bien, vous tous. Vous êtes si touchants. Tu sais, je peux t'aider, toi aussi. Tu as juste à me suivre. Ma mère me reprochera d'en amener encore une, mais tant pis !

- Je... enfin... allez-vous me livrer à la police ?

Je me reprochai mon manque d'audace. Ma question était inutile et pouvait me porter préjudice.

- Mais non, voyons ! fit en riant la jeune femme. Viens donc ! Comment t'appelles-tu ?
- Lou-Anne.
Intriguée et hésitante, je me laissai entraîner par elle. Puis une question me vint à l'esprit. Qui était-elle, ma sauveuse ? Lorsque je le lui demandai, elle répondit mystérieusement :
- Je m'appelle Louise Michel.

C'était depuis ce jour du début de l'année 1871 que je vivais avec Louise Michel. Sa chaleur et son rire emplissaient la maison d'une gaieté sans faille. Je ne manquais plus de rien. Louise Michel était bonne. Elle aidait les pauvres, leur donnait à manger, ne cessant de proclamer que « l'égalité est la base de tout ». Je ne comprenais pas bien cette phrase mais n'y accordai pas beaucoup d'importance. En tant qu'institutrice, elle éduquait également des enfants qui auraient pu être de mes cousins. Elle m'avait procuré des vêtements, des accessoires, mais rien ne remplaçait mon médaillon adoré que je portais en permanence. C'était grâce à lui que ma protectrice était venue vers moi, grâce à lui que je vivais bien à présent. Il me sauverait dans bien des situations encore, c'était certain. J'entendais beaucoup Louise parler du nouveau gouvernement en le qualifiant d' « incapable » et de « traître ». Apparemment, elle ne l'aimait pas beaucoup. Pour ma part, je savais tout juste qu'il était en place depuis le 2 septembre 1870, lorsqu'à l'issue de la bataille de Sedan, Napoléon III était parti en exil en Angleterre. Elle parlait aussi de la Prusse, ce pays monstrueux dont il fallait absolument se méfier. Lorsque, le 1^{er} mars, nous allâmes assister au défilé de Prussiens dans Paris, elle n'eut de cesse de les critiquer. Nous retournâmes assez vite à la maison. Il y régnait constamment une atmosphère d'attente, d'impatience et de crainte.

Ce fut le 18 mars que tout changea. Adolphe Thiers, le chef du gouvernement provisoire, ordonna l'arrestation d'un des amis les plus chers de Mlle Michel, Auguste Blanqui. Ce fut un choc pour nous tous. Dès lors, le comité que formaient nos amis, dont Théophile Ferré, qui venait souvent déjeuner à la maison, organisa une résistance à l'oppression. Ce fut une période joyeuse : nous nous retrouvions souvent chez l'un ou chez l'autre, et les adultes discutaient beaucoup de cette troisième république qui ne leur convenait pas, n'étant pas assez démocratique à leur goût. Ils passaient du temps à rédiger des articles pour des journaux d'opposition, des poèmes revendiquant la liberté et l'égalité, et quelques tracts que j'allais déposer dans la boîte aux lettres des maisons voisines en compagnie d'autres jeunes. Lorsque le 26 mars, le nouveau conseil communal fut élu, ce furent des explosions de joie dans toute la ville. Enfin un gouvernement pour les oubliés, les inexistants ! Louise Michel pleurait de joie.

- Nous allons nous battre contre ces Versaillais, tu m'entends, Lou-Anne, nous nous battons jusqu'à la mort s'il le faut ! Pour le bien de notre patrie commune !

Le même jour, Jules Vallès publia un article dans son journal, *Le Cri du peuple*, qui incitait les résistants à reprendre espoir. Tout n'était pas fini, nous pouvions encore gagner. Ma chère protectrice et son ami Théophile Ferré, par amitié sincère pour monsieur Blanqui, voulaient grossir les troupes qui marchaient sur Versailles afin d'en finir au plus vite avec le gouvernement de Thiers. Ils voulaient que le prolétariat soit le seul au pouvoir et ne toléraient personne qui ne soit pas communard. C'était, m'avait expliqué Vallès qui lui, était plutôt défenseur qu'attaquant, une forme de dictature. Bien que cela corresponde à ses idées, il pensait comme beaucoup d'autres que n'importe quelle dictature était immorale. C'est pourquoi Ferré et Louise ne réussirent pas leur entreprise. Les Versaillais étaient toujours présents à Paris. Cependant, de plus en plus de mouvements de résistance s'étaient formés. Louise Michel animait le Club de la Révolution et je me rendais à un grand nombre de ses réunions. Tous les participants étaient engagés, ils criaient que d'après eux, Paris serait belle sans ses différences sociales. Mais même en présence de ces différences et conflits, ma vision de Paris avait changé. Ce n'était plus cette ville traître qui m'avait abandonnée, c'était une ville mère qui nous portait tous vers nos idéaux. Je participais de mon mieux aux actions des révolutionnaires. J'avais mûri, vraiment. Mon cher pendentif en était le témoin malheureux, puisque j'avais de moins en moins de temps pour lui. Je ne le caressai plus chaque soir avant de m'endormir comme je le faisais auparavant, lui préférant des écrits et des tracts du Club de la Révolution.

Chez les Michel, tout le monde était en permanence excité, espérant la victoire proche. La vieille Mme Michel regardait en souriant sa fille travailler le soir comme révolutionnaire et la journée comme institutrice. Celle-ci aimait apprendre à ses élèves de courtes poésies de communards, qu'ils récitaient sans en comprendre le sens véritable. Il était en effet amusant d'écouter des enfants en bas âge énoncer un texte engagé qui représentait tous nos combats. Parfois, je devais à mon tour dire ces poèmes. J'y mettais alors toute mon âme, consciente du plaisir que cela procurait à ma sauveuse. J'en apprenais aussi par cœur pour moi-même, le soir, dans ma petite chambre. Cela me procurait un bien-être intense et une confiance dans l'avenir.

Le 21 mai, à l'aube, je fus réveillée en sursaut par trois coups de canon successifs. Prise de peur, je m'élançai dans la chambre de Louise en lui demandant ce qu'il se passait. Elle

ne le savait pas. Nous sortîmes donc toutes deux, enfilant en vitesse une veste par-dessus notre chemise de nuit. Les coups de canon continuaient à briser le silence de la nuit parisienne. Lorsque nous arrivâmes sur la butte Montmartre, nous retrouvâmes les insurgés qui, comme nous, avaient été interrompus dans leur sommeil par le bruit des tirs.

- Ce sont eux, les Versaillais ! scanda une voix dans le noir.
- Ils ont sorti leurs armes les plus puissantes pour nous prendre par surprise, nous qui n'avons que nos bras et notre cœur pour nous défendre.
- N'avons-nous pas d'armes ? questionna Ferré.
- Si, mais peu. Elles sont dans l'entrepôt. Allons les chercher.
- Aux armes, citoyens ! crièrent à l'unisson des dizaines d'hommes et de femmes.

L'heure était à la guerre. La victoire si proche à laquelle nous avions cru si fort ne se ferait pas sans cette bataille. Un peu effrayée, je serrai dans ma main mon pendentif. Il devait me sauver encore cette fois. Je regardais nos amis défiler, en armes, vers le centre de Paris, lorsque Louise Michel surgit devant moi.

- Eh bien ! Que fais-tu ? Vas-y, Lou-Anne, bats-toi, c'est le moment ! Mets toute ta force à combattre l'ennemi, veux-tu ?
- Oui, Mademoiselle, c'est ce que je vais faire, je vous le promets.
- Je sais que tu es courageuse, ma petite. J'ai foi en toi. Tu vois cette troupe de communards ? Rejoins-les, ils se dirigent vers la Seine. Moi, je vais avec Théophile place de la Bastille. Allez, va. Nous nous retrouverons ce soir pour dîner.

Je la regardai profondément dans les yeux en souriant. Je voulais lui prouver ce dont j'étais capable. Je m'élançai donc hardiment derrière la file qu'elle m'avait désignée. Je me mis à crier avec les autres, d'après une chanson de monsieur Clément :

- Les mauvais jours finiront, et gare à la revanche quand tous les pauvres s'y mettront !

Il régnait une ambiance joyeuse. Je riais avec une fille qui m'était parfaitement inconnue, mais la solidarité nous rapprochait. Lorsque nous atteignîmes notre but, nous étions prêts à nous battre contre les troupes de Thiers installées au bord de la Seine. Je suivis mes compagnons. Tandis que je serrai bien fort mon médaillon, le priant de m'aider, ma main rencontra quelque chose de lisse dans les plis de ma robe ; c'était un morceau de papier où était inscrite une poésie de Louise Michel, L'Hirondelle, sur la liberté, cette liberté qui lui était si chère. Je l'avais enfouie dans une poche car elle m'avait particulièrement émue. Tout à

coup, les troupes versaillaises tirèrent. Cela me fit sursauter tant j'étais absorbée dans la lecture du poème. Je vis alors, devant moi, plusieurs hommes tomber. Cette vue m'était insupportable. Pourquoi fallait-il qu'ils tuent des innocents ? Il me fallait agir. Je me souvins alors de ce que ma protectrice bien-aimée m'avait dit. Je devais montrer mon courage, puisque mon pendentif me rendait invincible. Je dépassai la foule, sans trop réfléchir à ce que je faisais, et montai sur un muret. Souriante, je me mis à crier des extraits de L'Hirondelle :

- Hirondelle qui vient de la nue orageuse, Hirondelle fidèle, où vas-tu ? dis-le-moi.
Quelle brise t'emporte, errante voyageuse ?

J'entendis distinctement les soldats se préparer à me tirer dessus, mais je n'y pris garde, agitant mon médaillon devant mon nez pour qu'il répande sa protection autour de moi.

- Écoute, je voudrais m'en aller avec toi, bien loin, bien loin d'ici, vers d'immenses rivages, vers de grands rochers nus, des grèves, des déserts, dans l'inconnu muet, ou bien vers d'autres âges, vers les astres errants qui roulent dans les airs.

Alors que je m'étais arrêtée pour reprendre mon souffle, je pus remarquer que plus personne ne pipait mot, comme entraîné avec moi dans le monde merveilleux et libertaire de cette poésie. Cependant, je me rendis compte que certains soldats au loin, eux, ne se souciaient pas de mon discours et avançaient vivement vers moi, fusils à la main. Il me fallait terminer L'Hirondelle au plus vite pour pouvoir m'échapper sitôt le dernier mot prononcé. Aussi, je décidai de sauter une strophe et ne dis que la dernière, mon pendentif toujours en main.

- Hirondelle aux yeux noirs, hirondelle, je t'aime ! Je ne sais quel écho par toi m'est apporté des rivages lointains ; pour vivre, loi suprême, il me faut, comme à toi, l'air et la lib...

A ce moment-là, tout se brouilla. Le grand silence qui s'était installé fit place à des éclats de voix, des injures, mais je ne ressentais plus rien. Il me sembla brusquement que j'étais séparée des autres par une barrière invisible. Il me sembla entendre une voix qui s'écriait que « ces traîtres nous volaient jusqu'à la liberté » mais cela ne me toucha pas et je l'oubliai tout de suite. J'avais l'impression de souffrir et d'être emplie de bien-être à la fois. Des ombres en habit rouge se pressaient autour de moi. Ma vue et mon ouïe m'apportaient des images et des sons de plus en plus flous. Vive la Commune ! Vive la Commune ! N'était-ce pas ce que la foule scandait ? La commune ? Qu'est-ce que c'était ? Mes muscles s'emplirent alors d'un engourdissement profond, comme une immense fatigue. Seule ma main droite bougeait

encore. Elle effleurait doucement mon cher médaillon. Il allait me sauver. Je commençais à revenir à moi, confiante, quand tout à coup, une ombre noire se dressa devant moi. Elle leva le bras et m'asséna un coup de poing dans le crâne. Soudain, mes poumons ne se soulevèrent plus. C'est alors que je compris. Je déposai doucement mon vieux médaillon sur le sol et attendis. Puis, lentement, lentement, l'hirondelle enfouie en moi sortit du trou qu'avait formé la balle à l'emplacement de mon cœur. Paisiblement, comme si elle avait voulu dire les deux derniers mots du poème que je n'avais pu terminer, l'hirondelle prit son envol, dans le soleil couchant, vers la liberté.